

En débouchant sur Louisbourg, nous apercevons, de l'autre côté de la baie, ses ruines ; elles se détachent par un soleil splendide. Nous nous arrêtons sur un tertre et, pour mieux nous orienter, nous déployons les plans de 1744 et 1756. Puis, après nous être reconnus, nous traversons le barachois, d'où nous faisons lever des myriades de pluviers.

Nous foulons le sol sacré :

*Sunt lacrymæ rerum !*



Louisbourg la forte, Louisbourg la vaillante, Louisbourg l'opulente n'est plus habitée que par cinquante familles de pêcheurs. Partout gisent des pierres, des briques. On voit le tracé des rues ; les caves existent encore en certains endroits. Les casemates, au nombre de trois, sont bien conservées. En face, se trouve l'esplanade. Elle est devenue un champ de pommes de terre ; à l'autre extrémité du carré s'élèvent les casernes. Il en reste quatre arches. Les bastions, les fossés se dessinent parfaitement. Au milieu de ces ruines du passé paissent les vaches et les moutons. Debout sur une des casemates, Rouyaud dessine ce qui reste de Louisbourg. Le soleil couchant l'enveloppe de ses rayons et fait ressortir son mâle profil.

Cet officier français en uniforme, prenant un croquis de ce qui reste de la ville où tant de sang français a coulé, n'est-ce pas là un beau sujet pour un peintre ?

Tout à coup, Rouyaud laisse échapper son crayon. Il est ému et moi tout autant que lui.

Un moutard déguenillé s'approche de nous :

— *French things, gentlemen !* Débris de France, messieurs !

Et il nous tend un petit sabot dont la semelle est en bois, le dessus en cuir travaillé. Il l'a trouvé dans le puits de l'hôtel du gouverneur de Drucourt.

Je m'empresse d'acheter cette relique, qui aurait chaussé le pied de Cendrillon.

La nuit tombe ; il faut rentrer. En allant vers le haut de la pointe, nous rencontrons un vieillard, M. Cryar. Il est âgé de quatre-vingt-trois ans ; il réside ici depuis soixante-trois